
Le lauréat 1897 de l'École dentaire de Paris. Louis Robach (1871-1959)

Micheline RUEL-KELLERMANN

Docteur en chirurgie dentaire, en psychopathologie clinique et psychanalyse, secrétaire général de la Société française d'histoire de l'art dentaire, membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire

109, rue du Cherche Midi - 75006 Paris
(micheline@ruel-k.net)

Résumé

Louis Robach a laissé un passionnant manuscrit autobiographique écrit dans les années 1948-1950 et nous en avons retenu particulièrement l'époque de ses études. Après vingt premières années passées à Besançon qui font déjà de lui un personnage exceptionnel, il affronte avec un courage et un pragmatisme étonnants la rigidité paternelle, les difficultés de la vie parisienne et les impératifs de l'École dentaire de Paris dont il sera le lauréat en 1897. Doué, il est vrai, d'une mémoire prodigieuse, il nous fait entrer de plain-pied dans une époque riche en profondes mutations. Ses récits, souvent très drôles, nous mènent dans les coulisses des dernières années de l'école de la rue Rochechouart et témoignent de la diversité de la pratique dentaire de cette fin de siècle et de la rareté des chirurgiens-dentistes diplômés.

Mots-clés : 1897, École dentaire de Paris, manuscrit autobiographique, Louis Robach

C'est pour céder au désir de ses enfants, (...) pour qu'ils apprécient davantage leur jeunesse favorisée que Louis Robach a laissé un manuscrit autobiographique, écrit entre 1948 et 1950, au milieu de l'Océan Atlantique (Fig. 1). Nous remercions vivement Gérard, le fils sans l'insistance duquel ce manuscrit n'aurait pas vu le jour, qui nous a très aimablement communiqué une partie de ce

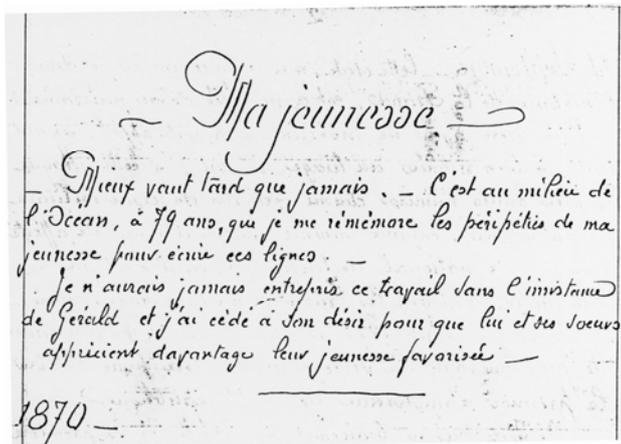


Fig. 1

Abstract

**The laureate 1897 of Paris School of dental surgery.
Louis Robach (1871-1959)**

Louis Robach has left us an enthralling autobiographic manuscript written between 1948-50 and we specially retain his time as a student. After twenty years lived in Besançon, already making him an outstanding character, he faces with courage and a surprising pragmatism a strict father, the straits of life in Paris and the requirements of the École dentaire de Paris, and gets out top of his class in 1887. Thanks to a prodigious memory indeed, he brings us straight to an era full of radical changes. His recollections, often full of fun, introduce us to the back-stage in the last years of the school rue Rochechouart, and testify of the variety of dental practices in the end of that century and the scarcity of qualified dental surgeons with a diploma.

Key-words : 1897, Paris School of dental surgery, autobiographic manuscript, Louis Robach

précieux document ainsi que des diplômes, photos, médailles pieusement conservés à la mémoire de son père.

Le grand-père paternel de Louis, Adolphe, (1796-1868) est le troisième des cinq enfants de Frederik de Robach et d'Antoinette Skibinska, propriétaires du château de Wilamogy (palatinat de Kalisz). Après l'écrasement de la Pologne par les Russes en 1831, ses biens confisqués et, banni de son pays, il s'exile, et via la Prusse arrive à Besançon, en 1832. Ayant fait des études médicales à la faculté de Berlin, il enseignera l'allemand au lycée de Besançon. Il abandonne sa particule ; il aura trois garçons avec Marguerite Lacour de 22 ans sa cadette. Son fils aîné, Adolphe (1846) et Lucie Debais donneront le jour à Louis, Marguerite, (1874-1922) et Joséphine, (1879-1938).

Louis naît le 4 septembre 1871, (date qui marque une étape dans l'histoire de la France). Petit, il se souvient des efforts qu'il faisait pour fermer les yeux parce qu'on (les Prussiens) ne tuait pas les enfants endormis. Entré à l'école maternelle à 3 ans et demi, il en ressort à 6 ans en sachant lire et écrire. Sa directrice, Mlle Billon, le présentait comme un phénomène et lorsqu'il avait quatre ou

cinq ans, elle le conduisait à l'école enfantine des Châpains pour lui faire réciter des fables.

À l'école communale, il est dans les premiers grâce à une bonne mémoire. Il a de plus la bosse des chiffres. À partir de 1880, le maître les initie à l'économie en remettant chaque samedi un ou deux sous : quand il y en avait 20, ils étaient inscrits au livret. Il obtient le grand prix du catéchisme. C'est à l'abbé Desnoyers qu'il se confesse de ne pas aimer ses parents qui l'élèvent un peu comme un étranger, sans affection. Il est reçu premier au Certificat d'études sur 225 et remporte un beau prix doré sur tranche.

Il entre directement en deuxième année à l'école primaire supérieure de l' Arsenal. Il n'a pas tous les livres, trop chers. J'écoutais attentivement et je n'avais plus besoin d'étudier. Il brille en histoire naturelle, physique et chimie. Il est très intéressé par les récentes découvertes : le téléphone de Graham Bell, le phonographe d'Edison, la lampe à arc et toutes les applications d'électricité. Il va presque tous les dimanches au musée d'histoire naturelle. Puis, sans jamais beaucoup travailler, il est reçu, en 1885, premier au Certificat d'études primaires supérieures (Fig. 2) avec deux ans d'avance et décline l'offre faite à son père par le directeur d'entrer au lycée pour aller jusqu'à Polytechnique.

Homme de confiance d'un patron chemisier, son père lui avait succédé et était à son compte depuis 1882. Louis a juste quinze jours de vacances avant de prendre place devant le deuxième comptoir, en qualité d'apprenti coupeur et d'homme à tout faire - j'avais voulu travailler, mais j'en suis vite revenu ; pour mon Père, je n'ai été qu'un ouvrier qui rapporte. Il touche 0,25 F tous les quinze jours qui disparaissent immédiatement dans une tirelire. J'ai continué une vie dérisoire et je me serais enfui si j'avais eu un moyen de gagner ma vie. Un camarade de l'école de l' Arsenal, Émile Calame, de deux ans plus âgé, apprenti mécanicien-dentiste, lui suggère de « faire dentiste », en deux années d'étude, comme son frère Jules, horloger avec son père, en a l'intention. « Tu devrais partir avec lui, vous habiteriez ensemble ; si ton père ne veut pas payer tes études, moi, je te les paierai ». Avec les 120 F thésaurisés depuis l'école, Louis achète

une trousse de petits instruments chez Billard et, avec deux daviers confiés par Émile Calame, va essayer de se faire la main à l'abattoir sur les cochons. (...) Je fis aussi quelques plombages à des gens pauvres qu'Émile me passait. Pendant ce temps, ma libération est arrivée, le 2 octobre (1891) je quittais ma famille pour un monde meilleur (Fig. 3).

Vingt ans : Il part pour trois ans au service militaire en se présentant étudiant dentiste espérant, en fin de première année, intégrer à la section d'infirmiers au Val-de-Grâce pour continuer ses études. Bêvue irréparable : il est envoyé à Sens et aura la vie dure ! Au bout d'un an, le 11 octobre 1892, il est nommé caporal 2^e secrétaire, il reçoit un mandat paternel de 5 F. De Sens, il ira ensuite à Montargis où il sera libéré du service militaire le 24 septembre 1894, ce qu'il exprime en vers joyeux et réalistes. Ayant quitté le bureau du trésorier comme premier secrétaire, il emporte feuilles de route et fausses permissions pour un Tour de France en uniforme : Bordeaux, Condom (pour la fiancée), Toulouse, Marseille, Lyon et Besançon.

Retour à Besançon : accueil paternel sans effusion mais un tacite accord pour les études dentaires. Les deux mois qui précèdent son départ pour Paris, il fait semblant d'étudier le livre de Paul Dubois [Paul Dubois, L'aide-mémoire du chirurgien-dentiste, 1885] et apprend la prothèse chez Émile Calame qui ne faisait pas de beau travail.

Le 20 décembre 1894, il part pour l'École dentaire de Paris (Fig. 4) avec Jules Calame avec lequel il cohabitera, et partagera les livres et daviers d'Émile. Suite à la loi du 30 novembre 1902, Jules et lui auront trois années d'études au lieu de deux ! Dépendant des subsides paternels, il reçoit un premier prêt de 20 F pour le voyage et un billet à ordre de 600 F, à intérêts composés 5 %, le tout payable en 1904. Un vieux lit pliant de 75cm de large, un matelas normal, une couverture et des draps lui sont expédiés, en port dû. Bien que prévenue, la fiancée de Condom lui adresse étourdiment une lettre à Besançon. Le



Fig. 2



Fig. 3.
(coll. G. Robach)

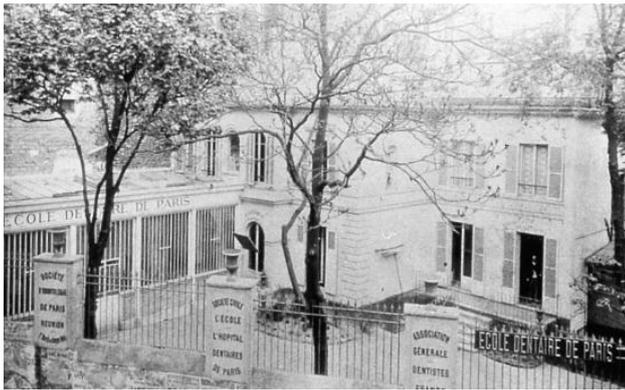


Fig. 4. École dentaire de Paris (fonds Fauchard BIUM)

père furieux adresse le 1^{er} janvier, en recommandé, une lettre incendiaire où il veut faire revenir son fils à Besançon pour *faire le voyageur dans la journée et couper les chemises le soir* ! Refus catégorique du fils. Le père écrit *Puisque tu veux continuer à être un honnête homme, je continuerai à te payer tes études, mais, comme il ne faut pas qu'un jour tes sœurs aillent demander la charité, voici à quelles conditions : tu me signeras des billets pour faire à chacune d'elles une dot de 10 000 F (or), les derniers payables en 1903 ; (...) Quand on a une situation comme celle que nous voulons te faire, on marie une femme riche et c'est elle qui paie les dettes.* (Les sœurs n'ont jamais travaillé et sont restées célibataires).

Première année d'études 94-95

Les cours pratiques étaient le matin de 8h à 12h, le travail d'atelier, prothèse de 14h à 17h, les cours théoriques le soir de 20h à 22h et communs pour les trois années, (Fig. 5).

Chaque élève avait à fournir au cours de l'année un certain nombre d'opérations avec la note 5 ou 6 et devait assister à la clinique deux fois par semaine : ça se passait un peu en famille. Les 600 F sont rapidement dépensés : 400 F de scolarité, 26 F de bibliothèque. Jules avance le loyer. Par bonheur Louis profite du départ en province d'un camarade et le remplace à l'établi, chez Germain, 27 avenue de la République, un ancien employé des postes, (...) tout le despotisme des parvenus, chez lequel, très rapidement, il se débrouille et complète son apprentissage bisontin. Il gagne 34 sous par jour, soit 2 F, 6 jours sur 7. Rentré de l'école à 10h30 il se fait des gaudes à l'eau (bouillie à base de farine de maïs) sur sa lampe à alcool puis part chez les fournisseurs : Billard, Simon, Marion, Ash, choisir les dents pour être à l'établi à 13h00. Le soir à 19h00, pour être rue Turgot à 20h00, le tram Bastille Clignancourt tiré par trois chevaux était assez lent à la sortie des ateliers ; en prenant le pas gymnastique, j'arrivai aussi vite et j'économisais trois sous. Il reçoit de son père 200 F avec un billet à signer, ce qui lui permet de mettre un morceau de sucre dans sa gaude. La cohabitation avec Jules dure trois mois. N'ayant pas le temps d'étudier en semaine, je comptais le faire le dimanche matin, seulement mon compagnon était un peu jaloux de ma mémoire ; avant de partir au temple, il enfermait les livres dans sa malle ou dans sa paille pour que je n'en profite pas. Il s'installe seul au 6 boulevard de Clichy, 6^e étage, avec vue sur Paris.



Fig. 5. cours théorique (fonds Fauchard BIUM)

La première année se termine bien et, pour ne pas perdre sa place, Louis ne quitte pas Paris au cours des vacances. Nouveau billet paternel de 200 F à signer. Pour se distraire le dimanche, Calame et lui prennent parfois le train de ceinture circulaire et restent la journée sur l'impériale à tourner autour de Paris, avec les provisions pour déjeuner, avec un seul billet de 30 centimes.

Deuxième année 95-96

Avec un prêt de 600 F de son père, il achète un tour à fraiser chez Joliot, 193 rue Saint-Martin, un quincaillier qui venait d'ajouter à son commerce un dépôt d'instruments pour dentistes. Il est le premier à acquérir ce tour d'une maison allemande de Solingen qu'il paie 95 F au lieu de 100 et qui présente tous les avantages des tours français à 200 F. Chaque trimestre, j'envoyais à Besançon le relevé de mes dépenses à un sou près pour faire constater par mon Père que j'étais dans l'impossibilité de me « ruiner la santé ». La deuxième année se termine agréablement. Le 19 juillet 96, il participe à la première course française de marathon ; il est classé 40^e sur 280, avec le temps de 3h31, en ayant pris 250 gr de sucre et un peu d'eau. Pendant les vacances, il s'offre un petit voyage à Londres : train de plaisir, 3^e classe, aller et retour 33 F 60.

Mais le mois de septembre va s'avérer saumâtre : son patron doit faire, juste avant lui, ses 28 jours à Romans, au 75^e d'infanterie, il le remplace pour 200 F pour le mois. Un ouvrier, pris pour la prothèse, vole de l'or et menace Louis de représailles s'il le livre à la police comme le lui demande le patron par téléphone. Louis assure alors tout le travail au fauteuil et la prothèse ; débordé de travail, il dort 12 nuits sur le tapis du salon. Pour toute reconnaissance, il touche 10 F de plus ; tenu pour responsable de l'or volé, il ne peut même pas au retour de sa période récupérer son moufle et ses instruments.

Troisième année 96-97

Louis bénéficie de la bourse de l'Association des dentistes de France, accordée à un élève méritant. Les trois années précédentes, elle avait été accordée à Duvignau, le fils des concierges. Pendant les premiers deux mois, Louis remplace le père Duvignau, opéré de la cataracte ; il tient le registre des entrées de 8 h à 9 h et reçoit les bulletins ; il se procure quelques appareils en contrebande mais, là encore, tout n'a pas été bénéfique ! Recevant 200 F chaque semestre, en plus de ce qu'il gagne, il

fait le décompte de ses dépenses : 10 F de loyer par mois, 4 louches de farine de maïs et deux morceaux de sucre par jour ; 60 F pour le cours de dissection qui a duré 2 mois, de 14h à 16h30 au Pavillon de Clamart, rue du Fer à Moulin. N'aimant pas tripoter cette bidoche noirâtre et gluante qui marinait depuis trois mois dans des baignoires, plus calé qu'elle [en théorie], il dirige une étudiante russe qui s'en délectait. Il préfère de beaucoup assister au cours du professeur Thoumyre ou à une répétition de médecine opératoire pour voir pratiquer les amputations et les désarticulations. À la fin des cours, il obtient un « extrêmement bien », première note à être ainsi attribuée.

Les distractions se parisiennent : empruntant à Calame une veste et une cravate, il va gratuitement aux Folies-Bergères, faire la claque : il est sidéré par les trapèzes volants, les jongleurs, les équilibristes et la femme qui, pendue par les jarrets au trapèze, soulevait un cheval avec ses dents. Il fait sa première figuration en paysan basque, dans Faust, grâce au père Roget, qui enseignait la prothèse à l'école, et qui, en même temps chef de figuration à l'Opéra, embauchait les élèves. (...) On lui laissait les quarante sous qu'il donnait aux figurants et même on y ajoutait quelque chose. Une fois, le père Roget lui offre de voir de près Cléo de Mérode, à l'apogée de sa célébrité, non par son talent mais par sa beauté et les faveurs qu'elle accordait au vieux roi des Belges, Léopold II. Châtelet, Moulin-Rouge, Eldorado, Casino de Paris, Liane de Pougy, la belle Otéro couverte de diamants, achèvent ce tour parisien avant le troisième trimestre des examens.

Deux mois pour trouver des cas et obtenir les notes exigées.

1^{re} épreuve : à 8h30 : plaque d'or mou en une heure : note maximum 6. Une heure de plus et mon quatrième degré compliqué était noté : évidemment je ne l'avais pas fait en une séance. À midi, la bouche d'examen de Mlle Orillon avait ses 14 caries prêtes. À deux heures, j'étais chez elle, 2 rue Ramey, pour finir les 14 obturations que je présentais à Mr Lemerle, le lendemain matin samedi. Un quart d'heure d'attente à la clinique et mon extraction était faite. Restait la dernière opération : l'aurification d'une face postérieure de petite molaire. La cliente avait été choisie, une jeune femme solide, pas douillette, à qui les coups de maillet ne faisaient pas peur. La cavité était prête ; avant midi, Mr Lemerle me donnait la dernière note. Ainsi en deux jours, j'ai expédié le travail de deux mois. Calame, sous la pression de l'examinateur, ne réussit pas son aurification et frise le zéro, évité grâce à sa réputation d'élève sérieux ; on lui donne un demi point. C'est bien grâce à cet accident que je suis passé avant lui ; pendant que je faisais de la prothèse et du pas gymnastique pour Germain, lui avait étudié et savait tout par cœur.

Le 3 juillet 1897, proclamation des résultats : Calame, 111 points, Robach 114 points (Fig. 6); Je ne m'y attendais pas, j'ai été porté, ovationné par les camarades et, le lendemain, j'écrivais à Émile : « mon vieux, je te remercie encore pour tout ce que tu as fait pour moi, Jules et moi sortons les deux premiers ».

3^e DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES
Présidence de M. le D^r LECAUDEY.

M. Papot, président de la Commission scolaire donne lecture du palmarès.

PALMARÈS
Année scolaire 1896-97.
3^e année.

Elèves ayant obtenu le nombre de points fixé par le règlement et auxquels sont accordés le diplôme de l'Ecole dentaire et les récompenses suivantes :

Maximum des points : 126. Minimum : 74.
Session de juillet.

M. ROBACH, Louis.....	114 points
1 ^{er} Prix d'excellence : 1 ^{re} Médaille d'argent offerte par l'Ecole. — de vermeil de M. le Ministre du commerce.	
Prix WHITE de Philadelphie : Tour à fraiser.	
M. CALAME, Jules.....	111 3/4
2 ^e Prix d'excellence : 2 ^e Médaille d'argent offerte par l'Ecole. Prix KÖELLIKER : or et fouloirs de Trey.	
M. LANNOIS, Louis.....	108 points.
3 ^e Prix d'excellence : Médaille de bronze offerte par l'Ecole. Prix HEYEM-BILLARD : Ecrin et 12 daviers.	
M. VIERS, Gaëtan.....	105 points
1 ^{re} Mention honorable : Prix V ^o SIMON : Trousse et 12 daviers. Prix de clinique : Prix BERTHAUX : Volumes.	

Fig. 6. extrait de L'Odontologie, n° 13, 15 juillet 1898, p. 38-39. (montage de l'auteur)



Fig. 7.

Il se récompense en s'offrant un petit voyage de cinq jours à Bruxelles, Ostende et Cologne. Le diplôme de l'école obtenu (Fig. 7), restent 6 mois à attendre les examens de la Faculté [de médecine] dont le diplôme est obligatoire pour pouvoir exercer.

Juillet 1897, il trouve chez Ash un remplacement de deux mois à Asnières (250 F d'appointement par mois) et quelques heures de travail à Clichy, chez un pharmacien, Louismet, qui perdait la vue. Il se rend à Asnières par le train, mange des gaufres à midi et le soir, va à pied à Clichy, (3 kilomètres), puis de 18h30 à 19h30, je soignais les clients que le pharmacien avait eu soin de renvoyer à ce moment ; nous partagions les recettes et le bénéfice des appareils ; à cette époque, j'arrachais les dents avec douleur pour 40 sous ! Quand j'étais libre, je lavais les bouteilles, je faisais les cachets et les pilules et pour mon heure de présence, je gagnais 50 centimes. Les soirs de beau temps, il rentrait à pied pour économiser 6 sous ; il lui fallait trouver 400 F pour payer les frais d'examen et de diplôme.

Par l'intermédiaire du directeur de la maison allemande Kölliker, il rencontre le docteur Haeuslin, un allemand venu de Marseille pour chercher un opérateur ; ils se plaisent, ils ont la même couleur de barbe. Il lui accorde immédiatement 400 F par mois, 100 F pour le voyage et la possibilité de venir passer ses examens à Paris. Le 3 novembre, après dix-sept heures de train (43 F), il arrive à Marseille par un soleil radieux et un horizon bleu. Le 15 novembre, il est convoqué pour le premier examen : **anatomie générale et physiologie**. Les examinateurs sont presque des célébrités qui méprisent quelques peu le personnel des écoles dentaires, c'est à dire nos professeurs, ce dont les étudiants pâtissent. Interrogé derrière deux étudiants qui ne savent rien, il répond au professeur d'anatomie, le célèbre Quenu, aux 19 questions et fait semblant d'être myope pour se donner le temps de réfléchir. Il est l'un des deux reçus sur dix et repart le soir même pour Marseille. Le 13 décembre : **pathologie spéciale générale et anatomie comparée**. La denture de l'éléphant et en particulier ses défenses n'ont aucun secret pour lui. Il fait partie des cinq reçus. Retour à Marseille. Le 15 janvier : **anesthésie, déontologie et prothèse**. Tous reçus. Question délicate du Pr Pinet : - Dans les cas de mort par le chloroforme, le cœur s'arrête-t-il en systole ou en diastole ? - Monsieur, à l'école, on ne nous l'a jamais dit et mon traité d'anesthésie ne le mentionne pas. - C'est bien possible.

À Pâques 98, venu à Paris pour retirer ses diplômes (Fig. 8) et ses prix, ni Godon (qui devrait plutôt s'appeler Godichon), ni le peu gracieux Papot, président de la commission scolaire, ne sont capables de les lui remettre. Pour se calmer il monte à la Tour Eiffel. Six mois plus tard, c'est mon Père qui recevait mes prix au milieu des



Fig. 8.

Fig. 9.

applaudissements lors de l'inauguration de la nouvelle école, rue de la Tour d'Auvergne ; éprouvant la plus grande satisfaction de sa vie. Mieux vaut tard que jamais.

Il est très heureux de travailler à Marseille et il est très bien considéré par son patron qui le marierait volontiers avec la fille d'un riche antiquaire, pourvue d'une dot de 100 000 F avec en prime une promesse d'installation à Toulon pour devenir le « grand dentiste de la ville ». Il remercie et refuse parce que déjà engagé, ce qu'il regrettera plus tard. À la Société des excursionnistes marseillais il apprécie l'ambiance amicale, fraternelle qu'il n'a jamais retrouvée. Il s'adonne à des exploits sportifs : Marseille Toulon en 8 heures (66 km), Marseille Nîmes en 19h50 (120 km).

Devant se marier à Condom, il quitte le 10 octobre 1898 ce pays si pittoresque et son bon patron le Dr Haeuslin, les regrets sont partagés. Son installation à Condom se fait grâce à la confiance acquise avec la maison Kölliker. Il surmontera peu à peu la concurrence de la Barthelotte et surtout du virulent Nohlier (Fig. 9). La jeunesse de Louis, loin d'être facile mais déjà très riche, s'achève ici. Elle prélude à une longue vie faite d'aventures et d'exploits extraordinaires, tous relatés dans ce manuscrit aussi réjouissant d'intelligence et d'humour que passionnant.

Références

- ROBACH Louis**, extraits de *Mon journal* (manuscrit numérisé par la BIUM) :
- 1870 « Ma jeunesse ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach001>
 - 1891-1894 « Mes campagnes ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach002>
 - 1894-1897 « Paris, mes études ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach003>
 - 1897-1898 « Marseille ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach004>
 - 1898 « Condom ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach005>